



L'AIR DE LA MER REND LIBRE

un film de Nadir Moknèche

BLUE MONDAY PRODUCTIONS
PRÉSENTE



Film Francophone
D'ANGOULEME
COMPÉTITION OFFICIELLE

L'AIR DE LA MER REND LIBRE

un film de Nadir Moknèche

AU CINÉMA LE 4 OCTOBRE

DURÉE DU FILM : 1h30

► *RELATIONS PRESSE*

RACHEL BOUILLON
rachel@rb-presse.fr
06 74 14 11 84

DISTRIBUTION ◀

PYRAMIDE
32 rue de l'Échiquier, 75010 Paris
01 42 96 01 01

PHOTOS ET DOSSIER DE PRESSE TÉLÉCHARGEABLES SUR WWW.PYRAMIDEFILMS.COM



Rennes, de nos jours. Saïd habite encore chez ses parents. Il vit une liaison secrète avec Vincent. Incapable d'affronter sa famille, il accepte un mariage arrangé avec Hadjira. Après une histoire d'amour malheureuse et quelques démêlés avec la justice, elle aussi s'est résignée à obéir à sa mère. Piégés par leurs familles, Saïd et Hadjira s'unissent malgré eux, pour retrouver, chacun de son côté, leur liberté.

Entretien avec Nadir Moknèche

Comment sont nés Hadjira, Saïd, Fariza, Ahmed, Vincent et les autres sous votre plume et celles de Naïla Guiguet et Michael Barnes ?

Le premier fut Saïd. Sans doute est-il né d'une injustice ou d'un constat sur la représentation des garçons gays, arabes et français aujourd'hui. Si vous tapez ces trois mots sur un moteur de recherche, vous verrez apparaître une majorité d'images pornographiques, des images fétichistes associées à un stéréotype du lascar viril. J'ai toujours travaillé à tordre le cou aux clichés et à déconstruire les poncifs pour proposer une autre représentation des Maghrébins en France. J'ai ainsi envisagé un jeune homme issu d'une famille intégrée, qui se retrouve pris dans un étau culturel – son homosexualité le marginalise dans sa famille, mais ses origines l'aident sur le marché du sexe, à condition de mimer *la racaille* qu'il n'est pas. Saïd profite des clichés pour pouvoir draguer. Il en est victime et les utilise à la fois. En parallèle, il y avait cette idée d'un mariage arrangé pour le garçon, prenant le contre-pied de la situation typiquement représentée. J'avais l'impression que ce sujet – un homosexuel français d'origine arabe, prisonnier d'un mariage arrangé – n'avait jamais été approché dans le cinéma.

Je tenais à ce que Hadjira soit une jeune femme française et non *une blédarde*. Elle a raté son histoire d'amour et se punit comme si elle rentrait dans les ordres. Elle se soumet au joug de sa mère, accepte son sort et se tourne vers la religion. J'aimais l'idée qu'elle vienne du Sud de la France, qu'elle cherche à s'intégrer à Rennes, dans un environnement sans commune mesure avec son Miramas

natal. C'est une jeune femme d'aujourd'hui, à qui Naïla Guiguet a beaucoup apporté.

Saïd et Hadjira sont ainsi tous deux emprisonnés dans une case sociale. Ils n'auraient pas dû se rencontrer, mais se retrouvent liés. Elle nourrit le projet de former une famille, tandis que lui est un peu perdu. C'est le couple-pivot autour duquel se sont agrégés les autres personnages.

Vous optez pour une structure chapitrée, qui confère une épure à votre narration et la distingue de celles, bâties comme des mille-feuilles, de *Viva Laldjérie* ou *Goodbye Morocco*...

La structure s'est clarifiée au montage. Je voulais une histoire simple, qui aille à l'essentiel et dont le sujet soit exposé d'emblée. J'aimais l'idée que le film s'ouvre *in medias res* et qu'on soit emporté par le vent de cette histoire : les dés sont tout de suite jetés, le sort des personnages est scellé, les voici mariés. Que vont-ils faire ? On découvre leur entourage s'activer autour d'eux au moment du mariage, avant de les retrouver seuls, confrontés à leur nouvelle vie.

Cette scène de mariage fait penser à des comédies italiennes du siècle dernier. Comment avez-vous pensé l'équilibre des tonalités pour ce film ?

J'aime beaucoup les comédies italiennes, et j'ai toujours eu en tête ce début qui s'en inspire. Il fait suite à la scène de pré-générique, lorsque la mère de Saïd lui confectionne un talisman, une scène qui joue sur deux registres : le sourire et l'étrangeté. L'image peinte qui se dilue est exotique mais

aussi inquiétante. Je m'inspire là de pratiques culturelles existantes, qui, ici, racontent le tourment d'une mère en quête de solutions pour son fils. J'aime ce mélange des tonalités.

Le drame est toutefois narré avec une certaine décontraction, légèreté, grâce, notamment, au son de la trompette qui traverse votre récit de part en part et rend Vincent, l'amant de Saïd, constamment présent.

Le lien avec Vincent se fait par cette mélodie. Je souhaitais depuis le début que Vincent soit musicien. Comme le comédien qui l'incarne, Arturo Giusi-Périer, joue de la trompette, nous avons opté pour cet instrument. Je souhaitais que la musique nous suggère que Saïd pense toujours à Vincent. D'ailleurs, le choix du prénom Vincent est un clin d'œil à la folle passion amoureuse du *Fou de Vincent* d'Hervé Guibert. Par cette mélodie récurrente, on se demande ainsi à quel moment Vincent va resurgir. Il fallait qu'on sente de l'amour entre Saïd et lui, que leur séparation est douloureuse. Saïd a peur de perdre sa famille, craint d'être fétichisé, isolé, et pour toutes ces raisons accepte ce mariage arrangé. En outre, même lorsque j'opte pour le drame, je veille toujours à garder une certaine légèreté, à tenir le pathos à l'écart. D'où cette musique jazz, signée Samy Thiébault, qui évoque l'Amérique, un ailleurs clairement non oriental.

Votre film ne fait-il pas, en filigrane, l'éloge du métissage à travers des personnages d'origines variées ou la cuisine que pratique Ahmed, le mari de Fariza ?

Le beau-frère de Saïd est d'origine asiatique. On ne le souligne pas, mais c'est visible. Ahmed, en effet, propose une cuisine un peu *fusion*. Il y a là l'idée de la France d'aujourd'hui, d'un mélange naturel des cultures qui s'y

observe et que j'aime filmer. Avec le temps, je suis moi-même devenu un *hybride*.

À travers Rabia, la mère de Hadjira, vous donnez à voir une femme émancipée, fantasque, qui semble cousine de Papicha dans *Viva Laldjérie* ou de Lola dans *Lola Pater*. Elle boit, d'ailleurs, un Martini dry comme cette dernière...

Ces femmes sont toutes de la même famille. Ce sont mes personnages féminins récurrents. Si j'étais entré de plain-pied dans le cliché des mères, je les aurais voilées, ce qui serait allé de pair avec le fait qu'elles imposent ce mariage à leurs enfants. Je préférerais avancer à contresens et imaginer que la mère de Hadjira s'autorise à faire les quatre cents coups, mais l'interdit à sa fille. On comprend qu'elle ne travaille pas lors de la lecture des états civils à la mairie. Son comportement est à l'opposé de ce qu'elle prône. La mère de Saïd, obnubilée par l'honneur familial, est plus proche de Madame Osmane dans mon premier long-métrage. Là aussi, le lien est direct.

La hantise du rejet tourmente souvent vos personnages, et ici particulièrement les parents de Saïd. D'une manière générale, la question de l'intégration traverse ce film...

La famille de ce film semble tranquille sur cette question-là. Je souhaitais parler de l'immigration de deuxième génération. Les parents de Saïd ont mon âge, ils sont issus de cette immigration, leurs parents étant arrivés en France après la Seconde Guerre mondiale. Ces personnages sont des petits bourgeois qui veulent maintenir leur rang à tout prix. On retrouve la hantise du rejet, la peur d'une désintégration. La boucherie unit cette famille. Ils travaillent ensemble, se voient le dimanche ; les parents font tout pour « être des gens bien ». Le matriarcat et le patriarcat tiennent cette famille, et cela a ses limites.

Ce mariage arrangé par les mères est symptomatique d'un dérèglement. Mais je ne condamne pas mes personnages pour autant, et parviens à comprendre ce qui les pousse à agir ainsi.

Comment avez-vous pensé l'espace domestique de Saïd et Hadjira, au milieu duquel se tient cet aquarium ?

J'ai pensé la topographie de l'appartement de Saïd et Hadjira comme un aquarium, et comme un espace scénographié, où ils vont se croiser, se regarder sans se parler, se surveiller et être surveillés, observés... Même Hadjira espionne Saïd par l'œil de bœuf de la porte... La focale caméra de ce plan se nomme d'ailleurs « œil de poisson » ! La question était d'imaginer comment ils pourraient vivre ensemble et séparément à la fois. Quant aux poissons, j'avais envie de donner une passion à Saïd, qui l'isole un peu des autres, car cela demande du travail et de l'attention, et par la même occasion, dévoile sa sensibilité.

L'une des belles séquences du film est celle de la rencontre entre Hadjira et Fariza. La sororité s'y installe.

Je voulais qu'on y sente cette amitié sincère, naturelle et spontanée. Aucune de ces deux femmes ne juge l'autre, alors qu'elles ont des modes de vie opposés et qu'elles ne dégagent rien en commun physiquement. Cette scène est née de mes promenades dans les rues de Paris, où j'ai souvent observé l'amitié complice de femmes voilées et non voilées.

Pourquoi avoir choisi Rennes comme décor pour ce deuxième long-métrage tourné en France ?

La région Bretagne a été un de nos premiers partenaires en production. J'aimais l'idée de cette ville moyenne qui enferme Saïd et l'empêche de se rebeller. J'aime beaucoup les

quartiers historiques de Rennes, comme celui de la mairie où nous avons tourné, qui cohabitent bien avec les zones plus modernes de la ville. En faisant mes repérages là-bas, plein d'idées de mise en scène me sont venues, c'était le signe pour moi que ce film avait trouvé son décor.

Comme toujours dans votre cinéma, la mer est présente... jusque dans votre titre cette fois !

La mer m'est indispensable. C'est un horizon, une ouverture, une couleur qui m'apporte de la sérénité. *L'air de la mer rend libre* renvoie un adage du Moyen-Âge, « l'air de la ville rend libre ». Un serf qui s'installait en ville se libérerait de son seigneur après un délai d'un an et un jour. Il y a là l'idée de l'émancipation, qui parcourt le film.

Quels étaient vos partis pris de réalisation ?

Je cherchais une forme de simplicité pour refléter l'ennui, comme pour souligner les regards des personnages qui s'épient... Je ne suis pas du tout théoricien. Je ne saurais pas analyser les positions, et les mouvements de ma caméra. C'est mon instinct qui me guide. Nous avons toujours eu beau temps sur le tournage, et j'ai profité de ce soleil pour donner un côté presque méditerranéen et fantasmé à l'image.

Vous travaillez pour la première fois avec Kristy Baboul, un jeune chef-opérateur.

C'est une belle rencontre. Nous avons partagé nos références et ce fut très fluide entre nous. J'ai travaillé avec une équipe jeune sur ce film et c'était très agréable. J'ai eu beaucoup de plaisir à collaborer avec ces talents.

Comment avez-vous composé votre casting, où l'on retrouve votre fidèle Lubna Azabal et de nouveaux visages ?

Qui d'autre que Lubna pour jouer la mère de Hadjira ? Je

voyais un lien de parenté entre Lubna et Kenza Fortas, qui rendait la filiation évidente pour moi. Une parente de Kenza l'a accompagnée à Paris pour le casting et je trouvais qu'elle ressemblait à Lubna, cela m'a d'autant plus conforté dans cette idée. Je l'imaginai parfaitement dans le rôle de cette mère dominatrice au look insensé qui a peur pour sa fille. Ce personnage apporte une touche de comédie au film.

Kenza Fortas m'a semblé aussi idéale pour le rôle de Hadjira. C'est une vraie interprète. Elle a d'emblée compris le personnage ; elle est entrée dans sa peau sans pourparlers.

J'ai rencontré Youssouf Abi-Ayad grâce à mon directeur de casting, François Guignard. Là aussi, cela s'est fait aisément. Dans le scénario, le personnage pouvait paraître impénétrable, tel un bloc monolithique. Youssouf lui a apporté de la complexité, des contradictions. Saïd est victime d'un modèle patriarcal, mais il le défend tout en restant sincère, et ça, Youssouf l'a très bien cerné. Il a une familiarité avec le personnage.

Pour le rôle de la mère de Saïd, je voulais contourner le cliché de la mamma, et Saadia Bentaïeb sait jouer avec brio les femmes qui ont de l'aplomb.

Zinedine Soualem, je l'ai envisagé en père tranquille en voyant *Leur Algérie*, le documentaire de sa fille Lina. Les Soualem sont proches des Selmi par certains égards.

Zahia Dehar incarne une autre mère que celles de Saïd et Hadjira et, avec Vincent Heneine qui joue son mari, ils représentent une sorte de couple fantasmé, apaisé, que ce soit dans sa virilité à lui ou dans sa féminité à elle. Zahia est une femme assumée et libre. C'est en la voyant dans *Une fille facile* de Rebecca Zlotowski qu'elle m'a paru évidente pour le rôle de Fariza.

Arturo Giusi-Périer joue Vincent, l'amoureux de Saïd. Il fallait qu'il soit séduisant et sincère, car Vincent aime profondément Saïd. Je trouvais que Youssouf et lui allaient bien ensemble. Un beau couple.

J'ai eu beaucoup de plaisir à travailler avec les acteurs sur ce film. Je les ai tous trouvés très généreux.

L'idée d'un glissement entre les mondes ne traverse-t-elle pas tout votre cinéma ?

Sans doute, et c'est aussi pour cela que j'ai choisi des personnages qui appartiennent à une classe sociale intermédiaire, qui échappe plus facilement aux clichés ethniques. C'est pour essayer d'en donner une image plus complexe, pour faire bouger les lignes. À travers mes films, j'observe aussi les rapports entre les hommes et les femmes, et je me méfie de leur réduction à des rapports de domination. Quand je parlais préalablement des images pornographiques, ce n'est pas pour les censurer : au contraire ! Je milite justement pour la diversité des représentations. Pour Zahia, par exemple, j'avais à cœur de la voir incarner une mère de famille, loin de l'iconographie qui lui est associée.





Nadir Moknèche est né en 1965 à Paris de parents algériens. Il vit à Alger jusqu'à ses 16 ans, puis revient à Paris. Après deux ans de droit, il change d'orientation et suit des cours d'art dramatique à l'école du Théâtre national de Chaillot. En 1993, il s'installe à New York et s'inscrit en cours de réalisation à The New School for Social Research, où il tourne deux courts-métrages. De retour à Paris, il dirige son premier long, *Le Harem de Madame Osmane*, tourné au Maroc. Il réalise ensuite *Viva Laldjérie*, tourné à Alger en 2003, présenté dans plus de cinquante festivals internationaux. *Délice Paloma*, son troisième long, n'est pas autorisé à être projeté en Algérie. Pensionnaire de la Villa Médicis pour la saison 2010-2011, Nadir Moknèche y écrit le scénario de son quatrième film, *Goodbye Morocco*, qui se déroule à Tanger. En 2016, il tourne pour la première fois un film intégralement en France, *Lola Pater*, présenté sur la Piazza Grande à Locarno. Son nouveau long-métrage, *L'air de la mer rend libre*, est sélectionné en compétition officielle au festival du film Francophone d'Angoulême.

Liste artistique

SAÏD	Youssef Abi-Ayad
HADJIRA	Kenza Fortas
ZINEB	Saadia Bentaïeb
MAHMOUD	Zinedine Soualem
RABIA	Lubna Azabal
FARIZA	Zahia Dehar
VINCENT	Arturo Giusi Perier
HICHAM	Mehdi Boudina
LA FEMME DE HICHAM	Mélissa Barbaud
LA SŒUR DE SAÏD	Karina Testa
LE BEAU-FRÈRE DE SAÏD	Mike Nguyen
AHMED	Vincent Heneine



Liste technique

Réalisation	Nadir Moknèche
Image	Kristy Baboul
Montage	Chantal Hymans
Assistant mise en scène	Luc Catania
Casting	François Guignard
Son	Dana Farzanehpour
Montage son	Benoît Hillebrant
Mixage	Vincent Verdoux
Musique originale	Samy Thiébault
Décors	Hélène Cisterne
Costumes	Charlotte Richard
Scripte	Aurélie Bidault
Maquillage-coiffure	Morgane Ravalet
Direction de production	Julia Maraval
Régie générale	Nourddine Boukhris

Producteurs délégués	Bertrand Gore et Nathalie Mesuret
Productrice associée	Sandra da Fonseca
Coproducteur	Bertrand Faivre

Une production Blue Monday Productions

En coproduction avec Le Bureau

Avec le soutien de la Région Bretagne en partenariat avec Le CNC

Avec la participation de Ciné+, TV5MONDE

Avec la participation du Fonds Images de la Diversité – L'Agence Nationale de la Cohésion des territoires – Le CNC

En association avec Cineventure 8, Cofinova 19

Développé avec le soutien de Cofinova Développement, Procirep/Angoa

Distribution France Pyramide Distribution

Ventes internationales Pyramide International



PYRAMIDE
DISTRIBUTION